

Orenstein

L'un des derniers survivants de la Shoah

Il est des vies simples, des voisins ordinaires, des amis discrets, qui enferment et taisent des mondes hors du commun. Ainsi de Benjamin Orenstein, tour à tour tailleur, commerçant, puis honorable retraité, mort mercredi 10 février, à Lyon, à l'âge de 94 ans. Pendant près d'un demi-siècle, cet homme a enfermé au-dedans de lui, claqué, son histoire, celle d'un gamin juif d'origine polonaise, qui, seul de sa famille, aura survécu à sept camps de la mort, dont Auschwitz-Birkenau.

Il ne voulait pas en parler et aurait gardé son secret jusqu'au bout si la ville où il avait refait sa vie n'était devenue, à la fin des années 1980, le siège du procès Barbie et un foyer des idées négationnistes. «*Je ne pouvais plus me taire. C'était inacceptable et insupportable. Il n'y avait pas eu de génocide ni de chambre à gaz, disaient-ils. Alors, où sont les miens?*» La victime, le témoin, poussé, engueulé même par Mireille, sa femme, est sorti de son silence buté. Il s'est mis à raconter à qui voulait l'entendre son périple au cœur de la Shoah. Il narrait ce voyage, comme s'il datait d'hier, le persillant d'humour, de colère et de tant d'interrogations insolubles sur la nature de l'être humain. Il ne lui restait rien de sa vie d'avant, si ce n'est une photo de sa sœur Hinda, trônant dans son salon. Et donc cette mémoire vive comme un diamant.

Avant la guerre, Benjamin Orenstein vivait à Annapol, un shtetl près de Lublin. Son père,

Nahum, achetait dans les fermes polonaises des produits agricoles, notamment des veaux, qu'il abattait selon le rituel casher et revenait ensuite aux citadins. Sa mère, Tova Leia, l'aidait. Le couple avait cinq enfants : Haim, Jacob Meyer, Léon, Hinda et Benjamin, le petit dernier. La famille, comme ses ancêtres avant elle, tentait de composer avec l'antisémitisme ambiant. «*On croyait que c'était partout comme ça, qu'on était faits pour naître et vivre ainsi. On était comme un ver qui vit dans du raifort et pense qu'il n'existe rien d'autre de meilleur.*»

Premier camp de travail à 14 ans
Mais comment deviner que bien pire pouvait exister ? Après l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, en septembre 1939, les Orenstein voient leur situation se dégrader sans cesse. Les juifs d'Annapol sont parqués dans un ghetto et ne peuvent en sortir, sous peine d'être abattus sur place. Même sanction s'ils ne portent pas un brassard blanc frappé de l'étoile de David. Benjamin brave les deux interdits pour travailler dans les fermes voisines et nourrir sa famille. «*J'encaissais deux condamnations à mort. J'étais gagnant : ils ne pouvaient me tuer qu'une fois.*»

Aux humiliations, aux spoliations, à l'affaiblissement, aux exécutions sommaires succède l'asservissement. Benjamin a 14 ans et demi quand il découvre son premier camp de travail, au printemps 1941 : Ieniszow. Il s'évade et revient clandestinement à Annapol. Sur place, la situation ne

cesse de s'aggraver. Benjamin assiste à un massacre collectif à la mitrailleuse. Les shtetls sont vidés les uns après les autres, et leurs habitants déportés.

En octobre 1942 vient le tour d'Annapol. Benjamin et ses trois frères sont emmenés dans un camp voisin : Rachow. Des baraquements où ils sont enfermés, ils voient passer, au milieu d'une longue file de vieillards, de femmes et d'enfants, leur père, leur mère, leur sœur, l'épouse d'Haim et son bébé de 8 mois. Benjamin apprendra après la guerre qu'ils ont tous été gazés à Belzec. Ses trois frères sont abattus à la mitrailleuse en 1943, quand le camp de Rachow sera liquidé par les Einsatzgruppen.

Transféré à Auschwitz-Birkenau
Benjamin a, entre-temps, été transféré dans un autre camp, Budzyn. Il fournit la main-d'œuvre à une usine qui fabrique des moteurs d'avions Heinkel. Le déporté a deux doigts broyés par une pièce métallique. Les conditions

de vie sont abominables, les supplices publics fréquents. Tenaillé par la faim, Benjamin trafiquait avec les ingénieurs allemands, puis est versé aux cuisines, ce qui lui permet de rester en vie.

En juillet 1944, devant l'avancée soviétique, Budzyn est évacué, et Benjamin transféré à Ostrowiec. Le 3 août, il est mis dans un train pour Auschwitz-Birkenau. Ils sont 1200, alignés sur la rampe de sélection. Benjamin fait partie des 250 qui sont jugés aptes au travail. De ce jour, voyant sortir la fumée des fours crématoires, le survivant dit avoir perdu la foi que lui avaient inculquée son père et sa mère. «*J'ai interpellé Dieu. Il ne m'a pas répondu. J'ai alors su que c'était l'homme qui avait créé Dieu et non l'inverse. J'ai tout rejeté en bloc.*»

Il est choisi pour travailler dans une mine de charbon, à Fürstengrube, un camp annexe d'Auschwitz. En janvier 1945, nouvelle évacuation, vers Dora, où se fabriquent les V2, ces bombes volantes dont Hitler espère qu'elles renver-

ront le cours de la guerre. Blessé à la jambe, il n'est pas achevé comme il le pense, mais soigné tant bien que mal. Il est immobilisé à l'infirmerie quand les Américains libèrent le camp, en avril 1945. Il n'est plus qu'un cadavre ambulatoire. Il a 18 ans.

«Ma femme m'a dit : "Bats-toi !"»
Soigné en Suisse, Benjamin refuse de revenir en Pologne, théâtre de toutes ses souffrances. Un déporté lui a parlé de la Palestine et de ce que les juifs font là-bas. Il arrive, en 1946, à Haïfa, intègre un kibboutz, participe à la création de l'Etat d'Israël et à la guerre qui suit.

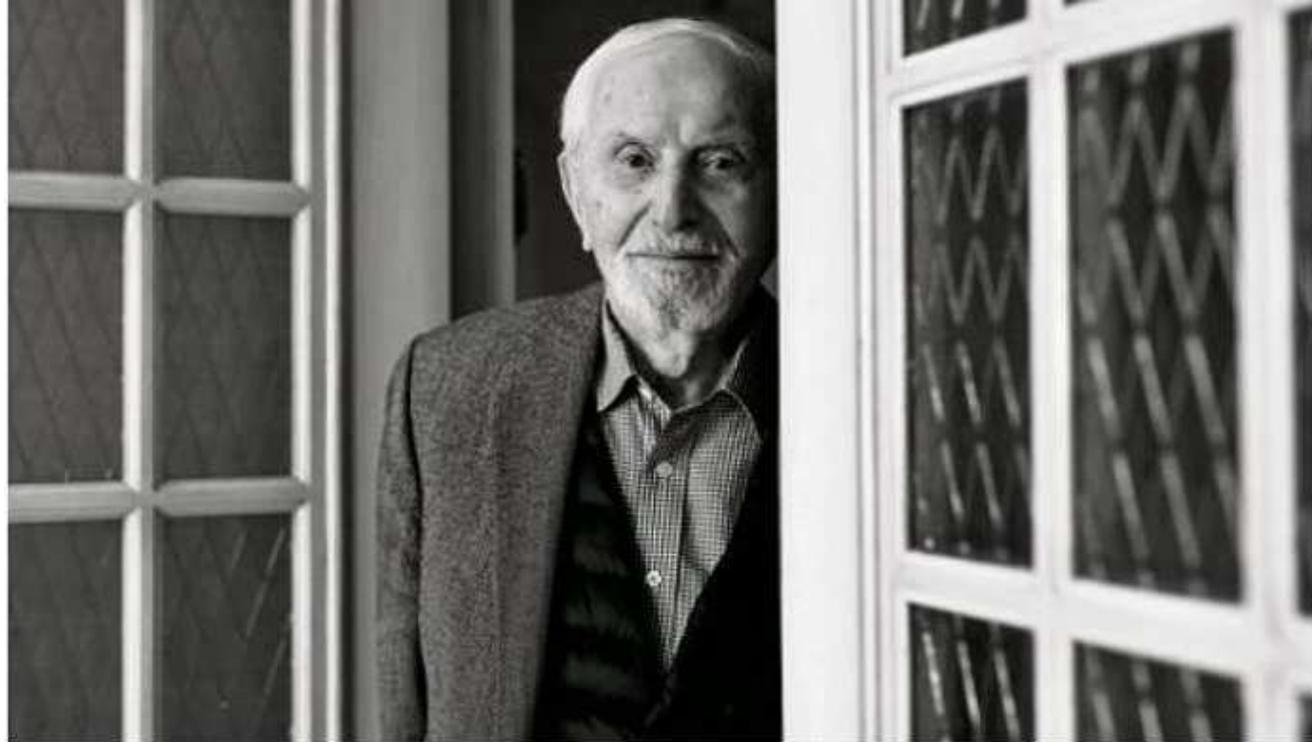
En 1951, il se découvre un cousin qui a émigré en France, à Lyon. Il s'installe dans cette ville et tente de murer le passé. «*A quoi bon parler ? Qui me croirait ?*» Mais la blessure est toujours à vif, le silence factice, l'oubli une chimère. «*Je vis au quotidien avec la Shoah, expliquait-il encore en 2020. Un bruit, un chant, un cri, me rappelle quelque chose. On a*

4 AOÛT 1926 Naissance à Annapol (Pologne)
3 AOÛT 1944 Arrivée à Auschwitz-Birkenau
AVRIL 1945 Libéré du camp de Dora
10 FÉVRIER 2021 Mort à Lyon

souffert de la faim, n'essayez même pas d'imaginer, de la soif, c'est encore pire. Mais la souffrance la plus dure, qui laisse des traces à tout jamais, c'est la peur. Elle m'a marqué pour la vie.»

Les négationnistes le poussent à la révolte. «*Ma femme m'a dit : "Bats-toi !"*» Benjamin Orenstein passera alors le reste de ses jours à témoigner dans les écoles. Il participera à de nombreux voyages à Auschwitz. Il publiera, peu avant sa mort, un livre à compte d'auteur, *Ces mots pour sépulture*, rendant hommage aux siens. Il y cite Paul Eluard : «*Si l'écho de leur voix faiblit, nous périrons.*» ■

BENOÎT HOPQUIN



A Lyon, en 2019. SOLIDAN E/ALPACA/ANDIA.FR